

L'architecture semble fournir l'archétype parfait des renversements de perspectives qui se sont opérés dans l'art ces dernières années, à travers la transversalité et l'action à la périphérie. Selon quelles modalités un architecte conçoit-il aujourd'hui non seulement sa fonction de bâtisseur, mais aussi jusqu'où s'étendent son domaine de compétences et son champ de réflexion ?

À l'image du « périphérisme » en art aujourd'hui, nombre d'architectes semblent avoir opéré un déplacement et élaboré des stratégies qui consistent à activer, voire à subvertir les « centres » pour agir à leurs périphéries ou dans leurs interstices. Le balancement entre l'éclatement des pratiques et des fonctions et la recherche de proximité (édifier un monde humain commun) a modifié l'organisation de l'architecture, de sorte que « de cet éclatement-dispersion, il ne resterait que la figure même de l'éclatement, du dispersé, du disséminé, les moments d'un récit en cours (1) ».

L'éclatement en de multiples tendances – déconstructivisme, néomodernisme, priorité donnée à l'écologie, à la technicité... – correspond aux chocs qui ont jalonné le 20^e siècle : déshérence des modèles d'organisation sociale ; poids caricatural du politique sur l'architecture ; obsolescence des structures et des modalités de formation et des concours ; développement du clanisme, voire du tribalisme.

Aujourd'hui, la conquête et l'occupation de territoires jusque-là extrêmement protégés (politiques, économiques, idéologiques, critiques...), ou au contraire

interstitiels et désinvestis (périphéries des villes, campagne, friches industrielles, banlieues...), questionnent le développement de l'architecture, sa médiation et sa circulation dans la sphère de la parole comme dans celle de l'action. Les territoires rejetés, vagues, sont l'objet d'investigations. Ils sont explorés selon une véritable enquête du réel qui relance la question du corps dans l'espace ainsi que le besoin d'utopie.

UNE FASCINANTE TRANSVERSALITÉ

Ce désir de refondation de l'architecture, marqué par un élan vers la théorie et un rejet du sociologisme des années 60-70, s'appuie sur des méthodes diverses, mais qui partagent un intérêt pour la pluridisciplinarité : on fait ainsi intervenir des « spécialistes », des « experts », habituellement en marge des grandes manifestations professionnelles. Ainsi l'initiative prise par les commissaires de l'équipe française de la 7^e biennale d'architecture de Venise (2000), équipe elle-même pluridisciplinaire (un maire : François Geindre, un architecte : Jean Nouvel, un sociologue : Henri-Pierre Jeudy, un éditeur : Hubert Tonka), lorsqu'ils invitent

Jean Baudrillard à donner une conférence sur un vaporetto installé devant les Giardini ; ainsi la constitution par le centre d'architecture Arc en rêve (Bordeaux) d'une équipe de recherche composée de géographes, philosophes, économistes, commissaires d'expositions, en « réponse » au slogan qui présente l'exposition *Mutations* (nov. 2000 – mars 2001) comme un « événement culturel sur la ville contemporaine » ; enfin, ainsi l'ambition de la manifestation ArchiLab, qui a son propre comité scientifique (Manuel Gausa, Christian Girard, Frédéric Migayrou, Andreas Ruby, Bart Lootsma) et qui cherche à s'inscrire dans un héritage qui englobe notamment l'apport des philosophes Gilles Deleuze et Jacques Derrida ou les recherches menées par Claude Parent et Paul Virilio.

Les échanges et les collaborations peuvent être plus ponctuels. Tel architecte crée au sein de son agence un laboratoire de recherche qui propose activités d'écriture et exercice d'une pensée critique (Jacques Ferrier) ; tel autre s'entoure de philosophes ou d'historiens pour présenter un concours ; tel autre encore invite



Archilab 2001. Table ronde animée par Frédéric Migayrou et Andreas Ruby, Orléans, 10 mai 2001

artistes et architectes à intervenir sur un projet (François Deslaugiers, Elisabeth Creseveur et Joep van Lieshout pour l'abbaye de Montmajour réaménagée par Rudy Ricciotti) ou à collaborer dans le cadre d'une exposition (l'artiste Mathieu Briand invité par Rudy Ricciotti à la biennale d'architecture de Venise).

Ces échanges, ces essais de réciprocité, font qu'il est difficile d'évaluer qui influence l'autre et jusqu'où : ainsi l'exposition *Mutations* s'avère-t-elle le manifeste d'un architecte, lui-même théoricien, Rem Koolhaas. L'attraction de la centralité semble jouer en faveur de l'architecte, tandis que la pensée-origine est tôt ou tard conviée à regagner sa position périphérique.

Néanmoins, la pensée philosophique est essentielle comme parole sur l'architecture et interprétation du projet, même si nous avons surtout en mémoire l'exemple d'une contamination malheureuse, à l'ère postmoderne, entre le champ philosophique et celui de l'architecture. Ainsi, tandis que la pensée post-

moderne (telle que Gianni Vattimo et Pier Aldo Rovatti, en Italie, ou Pierre Zima, à travers l'exemple anglo-saxon, la présentent) proposait la « pensée faible » – l'errance, la déconstruction critique des idées de vérité et d'origine, l'architecture postmoderne en offrait une illustration caricaturale : bâtiments ultra-formalistes, éclatés, dont les éléments étaient assemblés, juxtaposés, sans qu'aient été pensés leurs liens. S'agissait-il de l'expression d'un ancrage dans un âge d'or ou de la vision dramatisée du discours de la dissémination ?

Les architectes sont partagés face à ces désirs de légitimations esthétiques et théoriques. Soit ils choisissent un style communicationnel qui produit une image au détriment d'une pensée sur cette production, pourtant seule garante « d'un engagement critique vis-à-vis de mutations qui affectent l'ensemble des sphères de la vie courante où l'architecture doit toujours intervenir (2) ». Soit ils optent pour une pensée-refuge qui implique l'éloignement du réel et la reproduction de la figure de l'archi-

tecte créateur isolé, expert dans l'art de la compilation et de l'amalgame.

Cette recherche de transversalité trouve son origine dans la crise de la modernité qui a engendré le rejet de toute pensée métaphysique (se soumettre à l'idée d'une fondation immuable et unique) au profit de l'éclatement en de multiples discours, langages, positions, censés coexister et interagir les uns avec les autres. L'architecte étend son territoire d'actions, allant du statut fixe de concepteur-constructeur à celui d'opérateur ou de médiateur : écriture, organisation d'expositions, édition de livres ou de revues, recherche... Cette évolution se heurte à des difficultés persistantes, telles que le désintérêt des médias à l'heure où, pourtant, tout fait événement, les questions théoriques, le poids grandissant de l'économie et du politique.

STRATÉGIES ÉDITORIALES

Rareté des expositions, presse spécialisée peu représentée, médias généralistes peu sensibles à la temporalité inhérente au projet d'architecture, problème de la formation, mainmise du pouvoir politique, crise de la recherche théorique et de la formation : les lacunes et les obstacles abondent. À cela s'ajoutent les difficultés pour maintenir une identité forte, souvent récupérée par le politique : dans une publication ou lors d'une commande, se joue souvent « l'image publique des maîtres d'ouvrage où par exemple la figure du maître comme initiateur du projet et de sa réalisation l'emporte sur l'image du concepteur (3) ». Cet effet de récupération est renforcé par les identités devenues multiples et les fonctions interchangeables : les territoires d'actions semblent perdre leurs spécificités et la profession se disséminer en d'infinies variantes (ingénieur, paysagiste, artiste, architecte d'intérieur, technicien...). Enfin, les architectes n'échappent pas à la dictature de la communication qui les transforme, parfois, en « mercenaires »



Stalker, Construction sur le Campo Boario, à Rome, d'un espace public commun aux réfugiés, artistes, gens de passage...

du monde marchand. L'architecture se transforme alors en savoir-faire ayant valeur de marchandise : « L'architecture est devenue une valeur en soi, qui n'a guère de comptes à rendre, en même temps qu'elle s'est faite l'instrument de la publicité de groupes sociaux, des villes et des régions, des grands élus aussi bien que des sociétés commerciales (4) ».

Face à ces dérives, certains architectes ont décidé d'explorer une voie plus radicale qui leur permet d'anticiper et d'éviter ces glissements, de parasiter la visibilité et l'officialité du politique, celles des cercles éditoriaux ou encore celles des cadres institutionnels. Citons les Périphériques qui ont choisi de créer et d'éditer leur propre revue (*In/Ex*, dont le premier numéro rassemble des entretiens avec une vingtaine d'architectes), d'organiser des événements, de réaliser leur auto-promotion tout en poursuivant une activité d'ar-

chitectes (participation au concours pour le musée des Arts premiers, quai Branly à Paris, en association avec MVRDV, notamment). Il s'agit de rompre avec toute attitude de repli narcissique : « L'architecte se pose toujours dans la problématique du rebelle, du traître, du chevalier, et pas avec dans une stratégie de négociation (5) ». L'éclatement des compétences et des fonctions de l'architecte est considéré comme une force : il permet de pénétrer d'autres milieux (celui de l'art par exemple, avec la présentation d'un « stand » par les Périphériques à ZAC 99 au musée d'art moderne de la Ville de Paris), d'accroître ses zones d'influence (conseiller les politiques, les institutions culturelles, devenir promoteurs), sous la forme d'un discours de la négociation permanente avec le réel, qui part du constat que l'architecture, comme le cinéma ou l'art, doit intégrer son processus de com-

mercialisation. À ce titre, l'exposition *36 modèles pour une maison*, présentée en 1997 au centre d'architecture Arc en rêve à Bordeaux, est exemplaire : trente-six architectes européens avaient été invités à concevoir un habitat individuel s'inscrivant dans un coût global de 499 900 francs TTC, les projets faisant ensuite l'objet d'une publication.

Promotion, infiltration, échanges : cet équilibre entre les interlocuteurs (institutions, politiques, architectes...) permet de gagner en qualité opératoire. Il faut être réactif, répondre vite aux situations nouvelles, être soi-même une initiative (au sens où l'entend Hannah Arendt).

D'autres architectes ont bien compris l'utilité d'une telle démarche. Citons par exemple Philippe Rahm (6) et la revue *archimède*, passée du support papier à Internet, avec cette formule originale : inviter



Les « Murs-mères » de l'Argonne. Projet : Stany Cambot, Gilles Durupt. Production : la Parole errante

un architecte à travailler en Suisse sur un site révélateur de tensions (par exemple, archaïsme et modernité, industrie et paysage...), sur le mode de la prospective et de l'expérience. Citons également la revue *Numero*, dirigée par l'architecte Didier Fiuza Faustino (7), qui se propose d'augmenter les échanges entre différents pays (la revue est notamment diffusée en France et au Portugal, elle est bilingue portugais/anglais) et aborde les différents champs de la création, chaque numéro mêlant art, architecture, musique et mode.

La presse spécialisée – une partie d'entre elle – cherche à rompre avec l'omniprésence du publi-reportage au profit d'une recherche de transversalité avec les champs de l'art ou de la philosophie. Citons la revue *Techniques et Architecture*, qui accorde une large place aux pratiques artistiques (celles notamment de Laura Lamiel, Veit Stratmann et Hans Hemmert); le journal *parpaings* (8), dont l'ambition est de défendre la valeur fédératrice de l'architecture, et, à travers une réflexion sur la notion de projet, d'explorer ses liens possibles aux différents

champs de la création. Quant à la presse à grand tirage, elle semble tout d'un coup découvrir l'existence de l'architecture et lui accorde une chronique (*Télérama*, *les Inrockuptibles*...). Il faut également mentionner les festivals et les associations culturelles qui intègrent peu à peu dans leurs programmations des interventions d'architectes : des plus pointus (les rencontres du centre Thomas More à Eveux) aux plus spectaculaires (*la Beauté*, Avignon, 2000).

Ces recherches et ces projets nouveaux montrent qu'à l'investissement des territoires spéculatif et médiatique par les architectes correspondent de nouveaux modes d'appréhension des espaces urbains, qui mélangent habilement géographie, performance et questionnement politique, et revendiquent leur distinction d'avec l'exercice traditionnel de l'architecture – sa temporalité et ses connivences.

DÉRIVES TERRITORIALES

Dans le but de résister à l'envahissement d'un consensus généralisé, certains architectes réexaminent les liens entre centres et périphéries avec l'ambition de définir

de nouvelles stratégies d'expérimentation et de transformation des territoires urbains. Cette expérimentation passe d'abord par un discours de rupture : les membres de Stalker et d'Echelle inconnue, par exemple, ne se reconnaissent plus dans les institutions culturelles et refusent d'être instrumentalisés par ces pouvoirs. Constitués en groupes, fonctionnant de manière très autonome et à l'écart des phénomènes médiatiques, ils refusent toute attitude moraliste et autoritariste, en mettant en crise les espaces qui concentrent habituellement le pouvoir au profit de la périphérie et des marges. Pour les membres d'Echelle inconnue (basé à Rouen), il s'agit avant tout de « sortir de la création solitaire et des lieux qui lui sont destinés ». S'installant dans la cité de l'Argonne à Orléans (1999-2000), ils travaillent avec des jeunes de 14 à 20 ans sur le projet de modification d'un transformateur EDF, élaborant avec eux une réflexion sur le programme en architecture : que faut-il changer, et que peut-on changer de notre environnement immédiat ? Ils réalisent dans un atelier des affiches qui sont ensuite collées sur l'im-



Les « Murs-mûres » de l'Argonne. Projet : Stary Cambot, Gilles Durupt. Production : la Parole errante

meuble qu'ils occupent et sur le transformateur. Ce qui n'était que la périphérie se retrouve en quelque sorte au centre de l'action d'une transformation concrète.

Pour les Stalker, groupe d'artistes et d'architectes formé à la suite de manifestations étudiantes en Italie, il n'y a plus à proprement de marge s'opposant à un centre, mais des relations et des échanges actifs entre les deux, entre les différents espaces qui les composent : lieux de vie, d'errance, espaces de concentration de l'économie et espaces de logements où proximité spatiale ne rime pas forcément avec proximité sociale. L'objectif est de faire éclater la vision d'un espace centralisateur, compact, et d'y substituer des pratiques de délocalisation, d'appropriation et d'expérimentation des territoires alors révélés. Avec des modes d'occupation de l'espace particuliers : squats, campements, marches...

Cette attention portée au réel est aussi celle d'Echelle inconnue, lorsqu'ils travaillent avec les résidents du foyer social de l'URAS à Rouen. L'idée est que le territoire est un concept en crise. Il faut s'éloigner des représentations abstraites

et des conceptions réglementaires, définies selon des normes scientifiques et techniques, rejeter l'uniformisation. Chaque résident du foyer a son expérience du territoire et en fournit une clé : chacun est l'auteur d'une géographie qui lui est propre et doit essayer de la reconstituer (par cartes, dessins, textes, maquettes...). Mise en crise, aussi, des clivages entre les figures de l'étranger et du familier, de l'exilé et du sédentaire : en 1999, les Stalker occupent avec la communauté kurde de Rome le bâtiment du Campo Boario et expérimentent la reconstruction d'un espace public commun, dans lequel tentent de coexister réfugiés, artistes, gens de passage... On explore les territoires frontaliers et intersticiels, ceux que les Stalker nomment les « territoires actuels » : des « *vides urbains* », espaces en voie d'abandon ou de transformation, qui sont comme le « *négligé de la ville bâtie, les aires interstielles et marginales* » : des squats, des routes, des paysages industriels ou ruraux, un parking dans une cité, etc. À Rome, Miami, Berlin ou Paris, ils arpentent les espaces, élaborent une pensée d'« *enquête du réel* » (Édouard Glissant).

Ce qui est fort et étonnant, c'est la renonciation de ces architectes à tout autoritarisme intellectuel ou esthétique : « *Que ce soient des architectes proposés habituellement à bâtir et à détruire qui, pour une fois, plutôt que de faire semblant d'être prophètes en leur pays, présentent l'engagement de tout le corps dans l'espace comme une alternative à la fois morale, politique, culturelle et économique à l'intervention lourde ou cosmétique conçue à distance par leurs aînés (9)* », voilà qui relance aussi le lien à l'utopie. Les deux groupes manifestent un fort intérêt au mode utopique. Echelle inconnue a récemment créé l'*Ambassade de la cité de Nulle Part*, où chacun est invité à venir déposer « *l'objet, l'image, le son, le texte ou le geste aujourd'hui nécessaire à la construction de la cité de Nulle Part* », rappelant que l'utopie doit « *avant tout s'adresser aux sans argent, aux sans travail, aux sans abri, aux déplacés et aux nomades* ».

Chez Stalker et Echelle inconnue, on rencontre autant de manières d'inventer de nouvelles formes d'économies pour l'architecture : pas d'interventionnisme, pas de création esthétique spectaculaire, mais un attachement à l'expérience du réel et de ses interstices, une pensée du dépla-

gement, de la dérive, dans une relation au temps et à autrui qui n'est plus de l'ordre de la consommation éphémère, mais bien structurée par ce pari : « *Le monde n'est pas clos mais pénétrable (9)* ».

Ces exemples de conquête de territoires livrés ici ont en commun un attachement aux concepts d'expérience et d'économie, manières distancées de penser la relation à différents types de pouvoirs, tentatives pour éviter l'instrumentalisation. Les attitudes qui en résultent

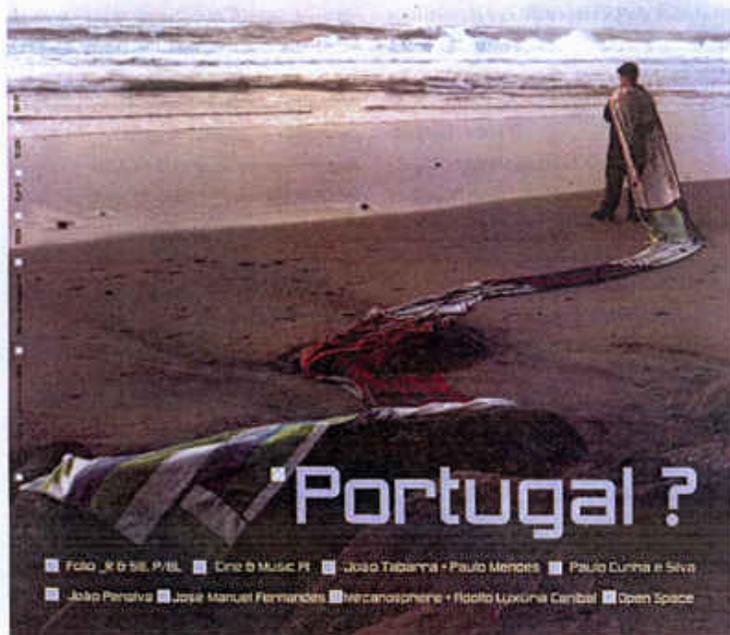
se déclinent sur le mode de l'intervention, comme manifestation d'un projet.

Le rejet de la centralité a conduit à une exploration riche des périphéries jusqu'à abandonnées à leur utilité ou au vide. Du même coup, un fort contenu critique a pu être accumulé qui, rapporté aux « centres », montre que l'architecture dite moderne a surtout consisté à y installer le vide, l'abandon, l'angoisse et le malheur.

NUMERO

magazine

revista test-forward [>>]



• Numero Magazine », Juin-juillet 2001. Revue dirigée par Didier Faustino

(1) Jac Foi et Christian Girard, in *Revue d'esthétique* n°29, « L'architecture, en théorie », éditions Jean-Michel Place, 1996.

(2) Frédéric Nantois, « Le style informationnel en architecture », in *Visuel(s)* n°5, oct.-déc. 1998.

(3) Valérie Devillard, « La double face de la critique », in *Revue d'esthétique* n°29, *l'Architecture, en théorie*, éditions Jean-Michel Place, 1996.

(4) François Chaslin, « Un état critique », in *le Visiteur* n°1, 1995.

(5) Entretien in *Techniques et Architecture* n°450, « Génération transculture », éditions Jean-Michel Place, octobre-novembre 2000.

(6) Cf. « L'architecture électromagnétique » par Philippe Rahm, *art press* n°267, avril 2001.

(7) Cf. « Didier Faustino, architecte borderline », par Charles-Arthur Boyer, *art press* n°245, avril 1999.

(8) Revue que nous avons créée, Christophe Le Gac et moi-même, en 1999, et que dirige Jean-Michel Place.

(9) Guy Tortosa, « Stalker, l'utopie réaliste et l'architecture du mouvement », in *Stalker, à travers les territoires actuels*, éditions Jean Michel Place in situ, in situ, 2000. Voir aussi « Stalker, arpenter les devenirs », par Thierry Davila, *art press* n°268, mai 2001.

(10) Paul Ardenne, « Marcher, manifester », *parpaings* n°18, décembre 2000.

Alice Laguarda est architecte et co-rédactrice en chef de la revue *parpaings*.